

Tous les enfants ont-ils besoin de livres ?

le livre à la Maison des Enfants

par Charlotte Ruffault

ancienne animatrice à la Maison des Enfants
de Louveciennes.

Conférences de la Joie par les livres,
cycle 1978-1979

Tous les enfants ont-ils besoin de livres ? C'est une question qu'on se pose relativement peu par rapport aux milieux favorisés. Et pour cause : c'est un milieu qui fait partie de la classe dirigeante, la société lui convient très bien, et il a de fortes chances d'y réussir.

Dans les milieux aisés, le livre n'est pas tellement vivant ; il est plus souvent mort, sur une étagère, bien rangé et régulièrement dépoussiéré. C'est du moins ce que j'ai remarqué dans mon entourage. Il ne s'agit pas de savoir si l'enfant a besoin du livre ; on le lui offre avant qu'il n'en aie eu le désir ; il le reçoit très tôt, comme un objet de plus.

La Maison des Enfants

Louveciennes, c'est la banlieue ouest, assez proche de Paris, avec de grands espaces verts, des résidences, pas d'usines ; un peu une cité-dortoir de luxe, dans la mesure où les pères travaillent souvent à Paris. C'est une banlieue de sept mille habitants, qui n'a pas, semble-t-il, le projet de s'étendre. Il y a un centre de loisirs municipal, qui s'appelle la Maison des Enfants. A l'origine, quelques femmes, dont une conseillère municipale, ont eu le projet de faire une garderie-bibliothèque ; la conseillère municipale, très intéressée par Clamart, avait l'intention de s'en inspirer pour la bibliothèque. Or elle a embauché une psychologue, qui avait travaillé en Afrique en atelier thérapeutique avec des enfants, et qui a réalisé non une garderie-bibliothèque, mais un centre de loisirs libre. Les enfants ont à leur disposition un éventail d'activités qu'ils pratiquent librement sans avoir à en choisir une en particulier au moment où ils s'inscrivent.

Ces enfants, entre six et douze ans, peuvent venir tous les jours après l'école, le mer-

credi toute la journée et le samedi après-midi. Dans la mesure où leur environnement est agréable, où quelqu'un les attend à la maison, ils sont là parce qu'ils en ont envie, et non pour éviter de rester tout seuls à s'enfermer dans la rue. Certains viennent presque tous les jours et fréquentent beaucoup d'ateliers, les plus recherchés étant la menuiserie et le modelage (et pour cause, à la maison on ne fait pas de modelage, pas de menuiserie, ça salirait et ça ferait du bruit pour les voisins). D'autres enfants viennent un peu moins souvent, mais choisissent d'eux-mêmes une activité et fréquentent régulièrement ces ateliers. D'autres enfin s'inscrivent mais viennent très peu ou pas du tout.

Lorsque les enfants s'inscrivent au centre avec leurs parents, leur demande va d'abord vers les ateliers. En fait, ils rencontrent le livre dans la Maison, mais ça n'a pas été leur première démarche. Lorsqu'on est dans la bibliothèque on voit ce qui se passe dans les ateliers, ce qui fait qu'ils sont très sollicités. La bibliothèque tend ainsi à devenir un lieu d'attente entre deux ateliers, un foyer où les enfants se retrouvent, discutent, viennent dessiner, se raconter.

Quelques données chiffrées pour 1976-1977 ; il n'y a pas de gros changement d'une année à l'autre. Sur 288 enfants inscrits au centre en 1976-77, profession du père : 76 % cadres supérieurs, 9 % professions libérales, 4 % cadres moyens ; ce qui fait 90 % cadres, et 1 % employés, 1,5 % artisans, 4,5 % ouvriers, ce qui fait 7 % non cadres, et 3 % profession du père non définie. Profession de la mère : 65 % sans profession, 20 % cadres supérieurs, 15 % non cadres. Le nombre de frères et sœurs : 90 % ont moins de trois frères et sœurs, et 8 % ont plus de quatre frères et sœurs. En résumé : une population

très homogène, très aisée, une mère à la maison, ou quelqu'un pour la remplacer quand elle n'y est pas, ce qui permet à l'enfant de circuler librement, de rentrer chez lui quand il en a envie.

Les parents

Quelle est l'attitude des parents par rapport à la lecture? On a essayé de réunir les parents, par exemple en comité de lecture: et la première fois, sur cent quatre-vingt-dix familles concernées, trois mères se sont déplacées! Autre expérience, une foire du livre, où il y avait deux types d'animation: le vendredi soir, un débat avec Monique Bermond sur le thème de "l'enfant et la lecture", et le samedi toute la journée, une exposition-vente de livres, avec des montages faits par les enfants. Or le vendredi soir, sur les cent quatre-vingts familles invitées, six personnes seulement sont venues, ce qui était assez dramatique; le samedi, en revanche, une foule de gens se sont présentés, ont voulu acheter des livres, ont posé énormément de questions, se sont beaucoup intéressés aux montages faits par les enfants. Ce qui amène à poser la question: est-ce le débat qui ne les a pas attirés parce qu'ils estiment que la lecture n'est pas intéressante? Pourtant, le lendemain, ils se sont passionnés pour le livre. Est-ce qu'ils ne se sentent pas concernés par le centre? Ils peuvent y venir, voir individuellement les animateurs, mais ils ne sont pas partie prenante dans la vie du centre; il n'y a pas de conseil de parents. D'autre part, les pères qui travaillent à Paris sont fatigués quand ils rentrent et n'ont pas envie de participer aux réunions. Est-ce parce que c'est le centre? Et si ce type de débat avait été organisé, non pas par ce centre de loisirs mais par l'école, les choses se seraient-elles passées différemment?

Autre source de réflexion: les remarques individuelles des parents, notamment au moment de l'inscription. L'enfant est souvent reçu d'abord par la directrice; puis je l'accueille à la bibliothèque pour parler du livre avec lui, pour lui présenter l'activité bibliothèque; très souvent donc les parents disent: "De toutes façons, vous n'aurez pas de problème avec mon enfant, il lit beaucoup", ou bien, lorsque je parle à des enfants

de six ans pour qui il est important d'emprunter des livres, même s'ils ne savent pas lire, c'est le tollé: "Mais il sait très bien lire, ce n'est pas un problème pour lui, et de toutes façons, on a plein de livres à la maison, j'en achète régulièrement." Quels livres? On le verra plus loin, c'est moins les parents qui m'en ont parlé que les enfants eux-mêmes.

Les parents semblent avoir des idées très précises sur le but du livre et de la lecture. Le livre, pour eux, est un outil nécessaire à la réussite scolaire, donc à la réussite sociale. Ils m'ont dit très souvent: "Il faut qu'il lise parce que ça va lui apporter du vocabulaire, ça donne de l'orthographe; il fait des tas de fautes, et s'il lit il s'en sortira." Ou bien: "Essayez de lui faire sortir autre chose que des livres d'images, il faudrait qu'il arrive à passer à autre chose." Un autre type de réflexion: "Assez de bandes dessinées, ça suffit, tu pourrais te mettre à lire des choses sérieuses." Ils ont aussi très souvent le désir de faire lire à leurs enfants ce qu'ils ont lu eux-mêmes autrefois, c'est-à-dire des "classiques", la comtesse de Ségur, Pagnol, Jules Verne, etc.

Le livre, selon eux, ne doit pas proposer une morale différente de la leur; c'est un milieu assez conservateur. Un jour, un enfant avait sorti *Le savant fou**, de Tardi, et la mère est revenue furieuse, non pas à cause du graphisme, relativement difficile en effet pour cet enfant assez jeune, mais parce qu'il y avait dans le livre une histoire d'amant, ce qui, moi-même, ne m'avait pas frappée; elle a trouvé scandaleux qu'on mette de tels livres à la portée d'enfants de cet âge. Une mère est revenue avec *Pas de baiser pour Maman**, de Tomi Ungerer, scandalisée aussi que ce livre soit dans la bibliothèque, parce qu'on allait donner une drôle de mentalité aux enfants. Enfin, problème plus important, à propos du livre de Michel Grimaud, *Le paradis des autres**: j'avais décidé d'organiser un débat avec parents et enfants sur le thème des "travailleurs étrangers en

* Tardi: *Le savant fou*, Casterman, *Les aventures d'Adèle Blanc-sec*. Tomi Ungerer: *Pas de baiser pour Maman*, *Ecole des loisirs*, *Renard poche*. Michel Grimaud: *Le paradis des autres* (paru d'abord sous le titre: *La terre des autres*), Editions de l'Amitié G.T. Rageot, *Les chemins de l'amitié*.

France". Il y eut quelques personnes pour dire qu'on pouvait parler des enfants étrangers — c'était très bien — mais le problème des travailleurs ne concernait pas les enfants.

Nous avons constaté aussi plusieurs fois que, dans ce milieu, on en est resté à l'impressionnisme et qu'on a du mal à admettre le graphisme contemporain.

En conclusion, pour ces parents, le livre est important, utile, semble-t-il, mais il ne doit pas déranger, et doit respecter la morale traditionnelle bourgeoise. Je dis bien : semble-t-il, car il ne s'agit que de remarques individuelles et je ne prétends pas montrer ici ce qu'est la population de Louveciennes. En quatre ans, je n'ai pratiquement pas entendu les parents parler du livre comme plaisir, du livre comme communication. Mais certains finissaient par me faire parfaitement confiance : "De toutes façons, quand l'enfant sort des livres sur votre conseil il est très content, alors continuez, ça va très bien comme ça !"

Les enfants

Quant à l'attitude des enfants, elle est finalement assez déterminée par leur milieu. Ou c'est le refus systématique du livre, parce qu'ils en entendent trop parler à la maison, alors ils se jettent sur les bandes dessinées ; ou bien ils adoptent l'attitude des parents et finissent par dire : "Je ne veux pas lire ça, c'est beaucoup trop bébé !" en parlant de livres d'images ; ou bien ils se moquent du petit copain : "Tu as vu, il ne sait pas lire lui !", ou du graphisme : "Oh ! c'est vilain", lorsque je présentais des livres contemporains, ou encore : "Ça ne veut rien dire du tout" à propos de livres assez surréalistes.

Qui sont ces enfants ? A peu près autant de garçons que de filles, en moyenne entre sept et neuf ans. Leur attitude par rapport à la lecture en général ? Pour eux, le livre est connu, ce n'est pas quelque chose de nouveau, d'extraordinaire, c'est même assez banal. Ils en ont à la maison ; beaucoup sont abonnés à *Pomme d'Api*, à *Okapi*. Mais pas à *Pif* ; j'ai entendu un enfant dire : "Pif, c'est un journal communiste !" A la bibliothèque ils se jetaient dessus : au bout de deux jours il était complètement déchiré.



Pas de baiser pour Maman, par Tomi Ungerer.

Ils ont dans le centre d'autres activités qui leur sont beaucoup moins familières — la menuiserie, le modelage — et qui les attirent. Ils s'y précipitent à la première occasion et, dès lors, délaissent le livre.

Il n'y a pas eu en quatre ans un seul vol à la bibliothèque, ce qui peut étonner certains bibliothécaires ; mais pourquoi voler un livre ? Ils en ont chez eux, ce n'est pas quelque chose d'important et d'intéressant à avoir à la maison. J'ai demandé un jour à des enfants pourquoi ils ne prenaient pas de livres à la bibliothèque ; l'un d'eux m'a dit : "Chez moi, de toutes façons, j'ai toute la Bibliothèque rose" ; il ne m'a pas dit : "J'ai tel ou tel titre", ou : "Il y a un livre que j'aime bien..." C'était à celui qui en aurait le plus. D'autres m'ont dit : "J'ai *Barbapapa*"*, ils semblaient avoir aussi le Père Castor ; mais les séries Hachette, "Oui-Oui", "Club des Cinq", "Michel", etc., et "Safari-Signe de piste", étaient très demandées, et certains enfants n'étaient pas contents parce qu'ils ne les trouvaient pas à la bibliothèque.

LES BELLES HISTOIRES

de pomme d'api



Helen, la petite fille du silence et de la nuit

A quel moment lisent-ils ? Beaucoup m'ont dit que c'était le soir avant de se coucher, et quelquefois dans la journée, juste avant le repas, etc. Mais finalement ce sont des enfants sur-occupés ; les parents ont

**Barbapapa*, albums d'Annette Tison et Talus Taylor, Ecole des loisirs.

prévu pour eux le cours de piano, le cours de danse, la chorale, le catéchisme, le scoutisme, les sorties, les week-end à la campagne, etc. On se demande comment ils trouveraient le temps de lire...

A la Maison des Enfants, un des animateurs, qui est décorateur, avait réussi à aménager un coin lecture très chaleureux, plein de coussins et de moquette; les enfants s'y entassaient pour lire surtout des bandes dessinées. J'ai essayé plusieurs fois d'y mettre autre chose, mais le soir, c'étaient toujours les B.D. qu'on trouvait sur le dessus des piles... Les filles allaient de temps en temps dans le coin des livres d'images; mais on y voyait surtout les petits. J'ai rarement vu un enfant commencer un roman à la bibliothèque; certains lisaient des documentaires, mais beaucoup dessinaient à partir des documentaires et des bandes dessinées.

Était-ce des enfants qui cherchaient eux-mêmes, qui fouillaient partout dans les rayons? Pas du tout. Il a même fallu faire preuve de beaucoup d'imagination pour les amener à rencontrer le livre. J'organisais des expositions, et pour éviter qu'ils passent devant sans les voir, je mettais près de chaque livre un résumé qui leur donnerait peut-être envie de le lire; ce n'était pas toujours efficace.

On a même fini par instaurer un système de classification extrêmement simplifié (des gommettes de couleurs pour les genres, et la première lettre du nom de l'auteur), car les enfants, lorsqu'ils viennent s'inscrire, sont si pressés d'aller à tel ou tel atelier dans la Maison, qu'ils n'ont pas envie d'entendre une longue explication sur l'utilisation du fichier et le classement de la bibliothèque. Pour les documentaires, on a gardé la classification Dewey, où les enfants ne se retrouvent pas toujours. L'avantage de simplifier à l'extrême la classification et de ne pas expliquer le fichier, c'est que l'enfant vient à la bibliothèque pour lui demander des renseignements; cela crée une relation, un dialogue, on connaît mieux l'enfant et ses demandes. Mais alors il n'est pas assez autonome. Ceci dit, la bibliothèque est petite, il n'y a guère plus de trois mille volumes, donc les rayons ne sont pas très chargés, et les enfants y trouvent presque toujours le livre qu'ils cherchent.

On a constaté, d'après l'étude faite en 1976-1977, que les enfants sortaient en moyenne sept livres par trimestre — certains allant jusqu'à trente-cinq — mais d'autres aucun; ceux qui n'empruntent pas du tout de livres sont ceux qui ne viennent pratiquement jamais; mais quand les enfants fréquentent le centre, la Maison des Enfants, ils finissent toujours par sortir quelques livres, et en emporter un chez eux.

Entre six et huit ans, la majorité choisit des livres d'images, et l'on commence à voir des garçons — pas des filles — emprunter des bandes dessinées. A neuf-dix ans, il y a une très grosse différence entre les garçons et les filles; les filles prennent des romans, et les garçons des documentaires et des bandes dessinées; au-delà de dix ans, ils se retrouvent, et sortent tous des romans, en majorité. Ce qui sort le plus à la Maison des Enfants, ce sont les livres d'images et les bandes dessinées, viennent ensuite les documentaires, les romans et les contes.

Il y avait une très grosse demande pour les livres de séries, de faibles demandes pour les classiques, sauf en début de trimestre à cause des listes du lycée: "Il veut que je lise ça et ça, tu n'as pas? tant pis!" Il n'y avait pas de grosse demande pour les livres assez élaborés au niveau de l'écriture (je pense à Pierre Pelot que j'avais du mal à faire lire). Pendant un certain temps, les filles se sont jetées sur les Luce Fillol, ou alors elles demandaient le même genre, un peu sentimental, avec une petite histoire d'amour...

L'animation

J'ai dit que la bibliothèque était un peu ressentie comme un foyer, c'est aussi une bibliothèque de prêt, mais puisque le centre est d'abord et avant tout un lieu d'animation et d'expression, j'ai voulu que la bibliothèque devienne aussi un lieu d'expression, et non pas un temple de la culture. C'est en côtoyant les enfants, en vivant avec eux les livres et en les regardant, que j'ai compris quel énorme travail il fallait faire pour déscolariser le livre, même parfois pour réconcilier les enfants avec les livres. Il fallait leur faire sentir que, derrière les mots et les images, il y avait des richesses fantastiques. J'ai été amenée ainsi à créer tout un réseau

d'activités et d'animations. Le but n'était pas d'arriver à un record de sorties de livres, mais avant tout de faire rencontrer aux enfants, à un moment donné, un livre; qu'il y ait des moments privilégiés où l'enfant serait heureux avec un livre. C'est devenu, à la fin, mon seul but.

Dans ce réseau d'activités, la traditionnelle "heure du conte" permettait justement de déscolariser le livre, dans le mesure où, la plupart du temps, je choisisais des contes dans de gros recueils, entre autres ceux des frères Grimm dans l'édition complète de Flammarion sur papier bible — un gros volume sérieux, sans illustration — ou les *Histoires merveilleuses des cinq continents*, de Soupault, chez Seghers. Et parfois les enfants disaient: "Je n'aurais jamais cru qu'il y ait de si belles choses dans tant de texte!" Chaque fois je leur faisais remarquer qu'ils pouvaient trouver le livre à la bibliothèque, et eux-mêmes finissaient par le sortir en disant: "Tiens, je n'aurais pas cru que je pourrais un jour prendre ce livre-là."

L'heure du conte était importante aussi pour enrichir le "théâtre intérieur" des enfants, qui m'a parfois semblé enfoui derrière une avalanche de matériel et de jouets à la maison, d'objets très sophistiqués. Il s'agissait, et le centre a toujours fonctionné dans ce sens-là, de faire s'exprimer les enfants au maximum, leur faire retrouver leur propre théâtre intérieur, oublier les gadgets, et revenir à quelque chose de simple, le contraire du sophistiqué, comme sont simples le bouchon, la ficelle, la bouteille de plastique...

L'heure du conte marchait très bien, les enfants y venaient en masse, et il n'y avait pas le problème que rencontrent certaines bibliothèques où les enfants n'écoutent l'histoire que pour participer ensuite aux activités; comme, au centre, ils font des activités de façon normale, ils venaient vraiment écouter l'histoire avec plaisir.

Un autre réseau d'activités plus spécifiques répondait à certains problèmes très particuliers. Par exemple on a vu plus haut comment les enfants réagissaient aux textes "surréalistes", et je cite une animation organisée avec les autres animateurs du centre sur *Le carré est carré, le rond est rond, petit patapon*, de Christian Bonzo, chez Grasset.

Le but de l'activité était de permettre à l'enfant non pas de comprendre le texte, mais de le sentir. J'ai proposé un jeu à partir du thème "rond, orange": chacun devait traduire avec un ou deux mots l'image qu'il avait dans la tête, sans faire de phrase. Les enfants ont ensuite réuni tous ces mots et ont écrit un texte. Puis on a traduit ces mots en sons, on a fait une bande-son, uniquement de traduction des mots.

A la première lecture, les enfants ont dit: "C'est débile, ce n'est pas français d'abord, ça ne veut rien dire...", et lorsque, à la fin de l'animation, je leur ai reraconté l'histoire, je ne dis pas qu'ils sautaient de joie, mais ils ont réussi à écouter jusqu'au bout sans se manifester, et même certains m'ont semblé adhérer un peu; puis ils ont pu faire ce qu'ils désiraient: une sculpture en bois à l'atelier de menuiserie, une espèce d'énorme mobile qui allait rendre tout le livre de Bonzo.



Conte n° 3 de Ionesco, ill. de P. Corentin Delarge.

J'ai découvert aussi chez eux, avec les contes de Ionesco, un besoin de rationnel, de logique. Tout le monde sait que Ionesco remplace parfois les mots par d'autres et qu'il n'est pas toujours facile de s'y retrouver. Les enfants, lorsque je leur en ai lu la première fois, se sont montrés assez agressifs. Je leur ai proposé un jeu qui consistait à utiliser le même code, le même principe d'écriture que Ionesco: faire d'abord la liste des membres de leur corps, puis une deuxième liste,

en face, des mêmes mots mais dans un ordre différent, enfin d'écrire un texte en traduisant chacun des mots de la première liste par le mot correspondant dans la liste en face, ce qui a donné un texte de ce genre: "En partant à l'école, je mets mes gants au ventre, je marche avec mes dents, je regarde un livre avec mes pieds, la maîtresse me demande de croiser mes ventres, on m'a marché sur les dents". Le texte n'a pas de valeur en lui-même, mais quand ensuite, j'ai raconté de nouveau le conte de Ionesco, ils n'ont pas compris davantage l'histoire, mais au moins se sont mis à rire, ce qu'ils n'avaient pas fait la première fois. C'était important, pour moi, de leur faire prendre conscience qu'on peut avoir du plaisir, et surtout trouver de l'humour dans un texte qu'on ne comprend pas.

Autre exemple, avec des grands qui refusaient les livres d'images. Il y avait alors à la bibliothèque une animation qui permettait de découvrir les différentes techniques d'illustrations. J'avais choisi trois illustrateurs, Arnaud Laval, Mila Boutan et Monique Michel-Dansac dans *Yukong** pour le lavis, et je demandai aux enfants d'utiliser librement ces trois techniques: crayon de couleur, formes découpées et lavis; cela a duré assez longtemps, mais ce qui m'a surpris, c'est qu'ils n'en sont pas restés à l'activité, mais se sont tous jetés sur les livres d'images, dans la semaine et dans le mois qui a suivi, pour y chercher d'autres types d'illustrations, disant: "Comment il fait, celui-là, qu'est-ce que tu crois qu'il utilise, qu'est-ce qu'il fait comme technique?" etc., ce qui a permis tout un dialogue; ils se sont rendu compte qu'il y avait dans les livres d'images des choses intéressantes et qui les concernaient, eux.

Il faut signaler qu'à ce type d'animation n'ont participé que des filles et un seul garçon...

A propos de la sacralisation du livre par le milieu, nous avons décidé plusieurs fois tous les animateurs du centre à organiser une activité-livre qui déboucherait dans toute la Maison, pour montrer aux enfants que le livre n'est pas une chose intellectuelle et dis-

tante, mais qu'il s'exprime et se vit, exactement comme se vivent la peinture ou la poterie. Un des exemples a été *Moa, Toa, Loa et leur cousin Tagada*, de Guy Monréal et Henri Galeron, chez Grasset. On avait raconté l'histoire aux enfants au début de l'après-midi; ils pouvaient ensuite aller dans chaque atelier fabriquer un clown à leur choix soit en terre, soit avec des élastiques, soit des clowns d'eau. Les enfants ont pris beaucoup de plaisir à chercher un clown dans le livre et à aller le faire en atelier; il était très important de faire sentir ce lien entre les ateliers et le livre.

Les animations autour du livre ne sont pas toujours faciles à réaliser; il n'y a pas de recette. Chaque livre a son caractère propre, et il est inutile, à mon avis, de faire systématiquement une ronde des livres, si on ne respecte pas chaque livre et chaque auteur, si on ne cherche pas dans chacun ce qui peut être donné à l'enfant. Je dirais même que beaucoup de livres n'ont pas besoin d'animation. Mais pour certains enfants, il faut animer tel ou tel livre.

Je trouve très dommage qu'on se pose peu de questions par rapport au milieu "favorisé"; on dit: "Ces enfants-là n'ont besoin de rien, ils ont tout, ils lisent très bien", mais s'est-on vraiment posé la question jusqu'au bout? Comment lisent-ils? Trouvent-ils vraiment un plaisir à lire? Et surtout: quel est leur système de lecture?

C.R.

C'est volontairement que ces deux exposés avaient été demandés à deux personnes dont les expériences étaient très différentes, sinon opposées, puisqu'elles avaient travaillé l'une avec des enfants du quart-monde, l'autre avec ceux d'un milieu dit favorisé.

Or, du rapprochement de ces deux témoignages, il se dégage des différences mais aussi des analogies qui ne sont pas toujours celles qu'on attendait. Certaines ont été évoquées au cours de la discussion:

Ce qui me frappe, dit Geneviève Patte, c'est que vos deux exposés remettent en question toutes sortes d'idées reçues sur les différents milieux. Par exemple, en ce qui concerne les parents, on dit toujours que ceux de milieux défavorisés se sentent exclus

* Monique Michel-Dansac: *Yukong, Sélection du Père Castor.*

de ce qu'on fait pour leurs enfants à l'école, à la bibliothèque, et qu'on a du mal à travailler avec eux. Alors que, au contraire, ce sont les parents bourgeois qu'on voit à la bibliothèque.



Blanche-Neige, ill. de Nancy E. Burkert, détail.

Or, il apparaîtrait que rares sont les parents de milieu bourgeois qui s'intéressent à un exposé ou à un débat sur le livre pour enfants. En revanche, dans le milieu du quart-monde, non seulement à Bruxelles, mais dans d'autres pivots culturels, les parents suivraient avec une extrême attention la démarche de leur enfant, son éveil. Même si c'est le résultat d'un long travail des responsables d'Aide à toute détresse, qui ont réussi à les rassurer et à les convaincre, les parents ont fini par comprendre le projet qu'on leur proposait et, même s'ils ne savaient pas exprimer leur intérêt, tous disaient : "C'est important".

Il y a aussi cette idée sous-jacente de solidarité des enfants entre eux, et entre parents et enfants. Les adolescents qui ont bénéficié de cet accès au savoir, proposé par les pivots culturels, sont prêts à le transmettre aux enfants. C'est là une idée extraordinaire : le contraire de l'enfermement, de l'isolement, de la promotion individuelle.

Quelqu'un a raconté que des enfants migrants prenaient à la bibliothèque des livres de cuisine très imagés pour leur mère, avec des recettes simples, ou des livres de puériculture ; ces enfants parlaient à peine le français et les parents ne le parlaient pratiquement pas. On a pu lire, dans un rapport sur les animations proposées par les pivots culturels, que le livre avait un succès particulier à cause de sa souplesse et de ses possibilités de diffusion : c'est quelque chose de

tangible à rapporter à la maison, un objet qui matérialise le contact. Alors que d'autres formes d'animation, comme le théâtre ou le film, laissent peu de traces et rendent finalement chacun à sa solitude.

Autre sujet de réflexion : le contenu des livres pose-t-il des problèmes particuliers dans les pivots culturels ? Certains livres, qui paraissent inoffensifs dans un milieu "normal", sait-on comment ils seront ressentis par les enfants du quart-monde ?

C'est difficile à dire, répond Dominique Visée-Leporq, mais ce qui nous a frappés, c'est l'attrait des contes traditionnels. Quand nous racontions Cendrillon, Blanche-Neige, Les trois petits cochons ou Le Petit Chapeyron rouge sur la place, des adolescents venaient écouter avec des yeux comme ça ! Sans doute y trouvaient-ils des mots à mettre sur leurs angoisses — et le livre de Bruno Bettelheim sur les Contes de fées me l'a confirmé. Je pense à toute une famille d'enfants qui me faisaient souvent lire Le petit Poucet : ces enfants vivaient dans l'angoisse permanente d'être placés, c'est-à-dire séparés de leur famille, abandonnés...

Une petite fille qui se faisait souvent raconter l'histoire de Cendrillon a dit un jour : "Mais c'est moi ça !" Ils se retrouvaient dans ces enfants exclus, dans la peur de l'ogre, qui pour eux peut être le juge, l'assistante sociale...

A Louveciennes aussi, dit Charlotte Ruffault, les contes traditionnels étaient très demandés. Dès que l'on proposait des contes contemporains — je ne parle pas des *Contes de la rue Broca*, mais d'histoires d'une écriture plus contemporaine — les enfants refusaient : "Non, non, non, ce qu'on veut, c'est comme la dernière fois !" c'est-à-dire des contes traditionnels. Et finalement, je n'ai raconté que ça à l'heure du conte. Il est vrai que ces contes rejoignent profondément la vie propre de chaque enfant, sa vie à lui...

Et puis, l'angoisse, que ressentent les enfants du quart-monde, n'est pas étrangère aux enfants des milieux "favorisés" ; elle n'a pas les mêmes références, les mêmes formes, mais il est certain qu'elle existe aussi. Ce qui explique peut-être que les contes traditionnels aient le même impact quel que soit le milieu.